

Par les champs et par les grèves :
de la nature au monde sensible

Philippe DUFOUR*

Pour Raymonde Debray-Genette

Il n'avait jamais vu la mer, il la regardait en ouvrant ses deux yeux et il dit se parlant à lui-même : « C'est curieux tout de même, ça donne tout de même un aperçu de ce qui existe » : appréciation que j'ai trouvée profonde, et aussi émue par le sentiment de la chose même que toutes les expressions lyriques que j'ai entendu faire à bien des dames.

Flaubert, *Par les champs et par les grèves*

Parcourons *Par les champs et par les grèves*, sans oublier tout à fait que Du Camp en est coauteur avec Flaubert (celui-ci écrit les chapitres impairs, Maxime les chapitres pairs). Après tout en 1847, il n'était pas acquis que l'un deviendrait grand écrivain, ni l'autre un académicien. Qu'y a-t-il dans Flaubert, à ce stade de son apprentissage, qui ne soit pas dans Du Camp ? Deux écritures s'élaborent conjointement, dans les manières de voir et d'écrire, – au point que les deux plumes pourraient paraître tremper dans la même encre, affirme Flaubert dans une lettre à Louise Colet¹. Les deux amis possèdent le même code artiste bourgeoisophobe, développent les mêmes lieux communs romantiques (la méditation sur les ruines, l'ironie de la nature), décrivent les mêmes paysages avec les mêmes mots. Et, de fait, comment rédiger un voyage en Bretagne sans goémons et varechs par les grèves, sans ajoncs et genêts par les champs ? Autant vouloir relater la bataille des Thermopyles sans user du mot *cnémides*. Gustave n'en était pas là.

Les deux compagnons partagent une sensibilité qui puise dans un dictionnaire des épithètes reçues. Le vent leur semble *âpre* ; l'odeur de la mer est *âcre* ; ils voient la lumière en *-âtre* : bleuâtre, verdâtre. *Âpre, âcre, -âtre* :

* *Professeur de littérature française, université de Tours*

1. [Octobre 1847]. *Correspondance*, Jean Bruneau éditeur, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, 1980, t. I, p. 475.